

Anthropologie et Sociétés



Sally COLE et Lynne PHILLIPS (dir.), *Ethnographic Feminisms : Essays in Anthropology*. Ottawa, Carleton University Press, 1995, 300 p., illustr., bibliogr.

Deirdre Meintel

Volume 21, numéro 1, 1997

Confluences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015473ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015473ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Meintel, D. (1997). Compte rendu de [Sally COLE et Lynne PHILLIPS (dir.), *Ethnographic Feminisms : Essays in Anthropology*. Ottawa, Carleton University Press, 1995, 300 p., illustr., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 21(1), 134–135.
<https://doi.org/10.7202/015473ar>

ouvre une perspective et lance un débat qu'il n'est pas sans intérêt de poursuivre de part et d'autre de l'Atlantique.

Didier Fassin
Centre de Recherche sur les Enjeux Contemporains en Santé Publique
Université Paris-Nord
74, rue Marcel Cachin
93012 Bobigny Cedex
France

Sally COLE et Lynne PHILLIPS (dir.), *Ethnographic Feminisms : Essays in Anthropology*. Ottawa, Carleton University Press, 1995, 300 p., illustr., bibliogr.

Ethnographic Feminisms : Essays in Anthropology est une contribution très intéressante, plus particulièrement pour l'anthropologie féministe. Le livre comporte treize chapitres divisés en trois parties (outre l'introduction et la conclusion). La première propose un retour critique sur le travail de terrain et sur le féminisme globalisant. Les auteures traitent des différences entre femmes (et surtout entre ethnologues et ethnologisées) ainsi que des dimensions communes de leurs expériences dans des sociétés et des milieux divers. La deuxième porte sur le travail sexué (*gendered work*) et sur la politique dans un monde structuré par le capitalisme ; la troisième présente des contributions sur des questions de méthode et de représentation.

Ce livre se démarque des approches totalisantes, qui ont marqué une certaine littérature féministe, caractérisées par des notions telles que patriarcat universel, équivalence de différence et de hiérarchie et homogénéité de la catégorie femme. Par ailleurs, les auteures abordent des questions épineuses quant au rapport complexe entre féminisme et anthropologie et des interrogations qui prennent forme dans la personne et dans le travail des anthropologues féministes. Comme le précise Phillips, les ethnologues féministes se trouvent souvent tiraillées entre plusieurs auditoires potentiels, celui des femmes dont elles cherchent à raconter les vies (des Équatoriennes d'origine rurale dans son cas à elle), celui des ethnologues des milieux universitaires (peu intéressés par l'ethnographie féministe pour la plupart) et celui des féministes.

Un des aspects les plus intéressants du livre, c'est la démarche réflexive des auteures quant à leur position de chercheuses vis-à-vis des femmes qu'elles étudient. Plusieurs des auteurs s'appuient d'ailleurs sur les perspectives de ces dernières pour interroger les biais anglo-européens qui imprègnent leur travail d'anthropologues — et même leur féminisme — d'une logique « capitaliste-libérale ». La notion de production (Phillips p. 31), l'obsession de l'évaluation (fait par et sur elles-mêmes) qui caractérise les sociétés (Judd p. 47) ou la logique de l'efficacité, de la production et du consumérisme (Couillard p. 63), par exemple.

Dans cet ouvrage, les femmes étudiées apparaissent comme autant d'« autres » au pluriel, et non pas comme « l'Autre » homogène et anonyme, souvent dénoncé dans les écrits postmodernistes. D'ailleurs, le singulier globalisant se fait rare dans ce volume. Le sujet est clairement les femmes dans leur diversité, des agents sociaux ayant leurs propres enjeux, leurs stratégies et, parfois, leurs hiérarchies. Comme le dit Couillard, il importe de

problématiser même la solidarité féminine ; ses recherches montrent qu'il existe parfois d'importants conflits d'intérêts entre les femmes.

Bien que la qualité des chapitres soit inégale, le livre de Cole et Phillips introduit des approches novatrices : signalons à titre d'exemples les chapitres de Van Esterik sur l'allaitement en tant que pratique paradigmatique pour les anthropologues féministes et celui d'Anderson qui propose une présentation, multidimensionnelle, sur les masques. On y trouve aussi du matériel fort intéressant et peu connu comme l'étude des tisserandes navajo (M'Closkey) ou encore les recherches sur les employées de banque syndicalistes (Baker). Signalons également la critique éloquente faite par Awabunza de la « multivocalité » qui repose toujours en fin de compte sur les choix et interprétations de l'ethnologue.

Il faut constater toutefois que le livre est centré presque exclusivement sur les femmes (plutôt que sur le genre sexuel ou *gender*). Il est insuffisant de justifier cette orientation du fait qu'il existe déjà maintes études réalisées sur le pouvoir des hommes (Awabunza p. 250) puisque dans ces études, les hommes ne sont pas traités comme des agents sociaux sexués, mais plutôt comme les représentants de toute une société. La réalité générique est en fait évacuée de telles analyses. Notons cependant que Baker, qui relie l'action des femmes syndicalistes à une communauté, et Wilson (dans le chapitre qui traite du massacre de quatorze femmes à l'École polytechnique de Montréal) constituent des exceptions à cette orientation. En revanche, tout en parlant des femmes, plusieurs des auteures (notamment Phillips, Cole et Awabunza) abordent des questions qui sont au cœur des débats anthropologiques contemporains (celles de la réflexivité, du relativisme culturel et de la représentation des autres par les ethnologues). Leurs analyses méritent d'être lues par ceux et celles qui s'intéressent à ces questions.

La bibliographie, composée presque exclusivement de sources de langue anglaise, constitue un outil précieux pour qui voudrait s'enquérir de l'état de l'anthropologie féministe en cette fin de siècle. Par ailleurs, le style et la langue utilisés dans ce livre le rendent accessible aux non-spécialistes. En somme, cet ouvrage constitue une introduction très pertinente à l'anthropologie féministe contemporaine.

Deirdre Meintel
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C. P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal
Québec H3C 3J7

David F. ARMSTRONG, William C. STOKOE, Sherman E. WILCOX,
Gesture and the Nature of Language. Cambridge, Cambridge
University Press, 1995, x + 260 p., bibliogr., index.

Dans cet ouvrage, l'origine et la nature du langage sont complètement revues selon une perspective interactionniste qui s'inspire directement du concept d'équilibre structural de Piaget, de la sémantique générative de Peirce et de la phonologie, grâce à un examen des propriétés sémiolinguistiques du langage des signes pour les sourds et muets et de leurs implications envers la thèse de la grammaire universelle chomskienne.

On doit à Stokoe un changement radical de vue sur le langage des signes par l'emploi réussi qu'il fit d'un concept cher à la phonologie moderne, la structuration par opposition